

La fin de l'année se présente sous les plus favorables auspices. Les mois qui ont précédé ceux des six derniers mois.

Le voyage de M. Stewart est franchement exprimé l'étonnement de voir un établissement monté sur une aussi grande échelle, tout sur pied pour fonctionner avec ce calme, ce silence, et ordonné d'après la preuve évidente de l'excellente direction qui préside à sa gestion.

Le 20, ces messieurs ont continué leur voyage, pour faire le tour de l'île.

Le Commandant Commissaire Impérial, très-souffrant d'un rhume, est resté à la plantation, d'où il n'a pu revenir que le 31.

La généreuse hospitalité de M. Stewart reste, peu de temps inactive.

La Reine, sa famille et sa suite arrivèrent à Aitaoano au moment où le colonel Malcor en partait. Elle n'a continué son voyage vers la presqu'île que le 22.

Pendant ce temps, a eu lieu la fête des Chinois.

C'est une sorte de commémoration religieuse qu'ils célèbrent chaque année, avec une grande pompe, même une grande dépense.

Malheureusement, les préparatifs qui avaient été faits ont été brisés avec le cas qui les concernait.

Rien qu'ils aient du suite recommencé sur de nouveaux frais, le temps leur a manqué pour donner à leur fête la solennité habituelle.

Le village chinois d'Aitaoano devient une petite ville.

On y trouve deux cercles et un théâtre, fort bien bâtis et originellement ornés.

Les pièces représentées sont du Guigai chinois, les dialogues excitent une grande hilarité parmi les assistants.

Comme chez nous, les scènes se terminent par des coups de latte qu'un acteur distribue généralement sur le dos en bois de l'autre.

Dans les cercles, on joue et on danse.

Peuple mercantile par excellence, il est peu de Chinois qui ne se livrent à un commerce quelconque.

Les uns se réunissent pour acheter un porc qui'ils débiteront à leurs camarades; les autres confectionnent des gâteaux, des espèces de sucrerie qui trouvent à se placer. Il faut remarquer qu'ils sont généralement gais.

A la fin de leurs travaux journaliers, on les voit, comme des fourmis, se disperser et s'occuper de leurs jardins, où ils cultivent de très-belles légumes.

Toujours désireux de rendre heureux ses travailleurs, M. Stewart permet à chaque Chinois qui s'occupe bien de se construire une case où alors il vit seul. Il est chez lui.

Cette faveur est très-ovale; le nombre de ces petites cases augmente journellement.

Les dimanches, ils vont dans la vallée du Tauru couper du bois dont ils font des radoux.

On les voit, ruisseau du sneur, descendre le courant se dirigeant avec une simple piroche à travers les rivières.

Pendant les trois jours de fête qui'ils viennent d'avoir, il serait difficile de se rendre compte de la quantité de victuailles de toutes espèces qui ont été consommées.

Depuis la pointe du jour jusqu'à minuit, les tables étaient mises et les convives ne faisaient pas défaut.

Les habitants de Papara et de Papeurari, en toilette de fête, sont venus en grand nombre, surtout les hommes, prendre part à ces réjouissances gastronomiques.

Chaque case était illuminée. Des transparents originellement coloriés, des lanternes en gaze sous les formes les plus extraordinaires, depuis le vaisseau jusqu'au poisson, même jusqu'au crabe, présentaient le plus pittoresque et le plus curieux coup d'œil.

Une suite de maison, ou de temple, construit exprès, se faisait remarquer par une illumination plus originale et plus brillante.

Sur une grande table placée au milieu, et éclairée de bougies de toutes les couleurs, se trouvaient les figurines les plus bizarres. Elles représentaient des animaux dont aucun naturaliste n'a jamais donné le nom, des hommes dans les attitudes les plus étonnantes, le tout peint avec cette réunion de couleurs dont le Chinois aime posséder la gamme trépassée et inharmonieuse.

Certains arbres ont été recouverts à fleur de terre affectant les formes les plus tourmentées. C'est là où les artistes vont chercher leurs sujets. La manière dont ils savent en tirer parti témoigne de la fertilité de leur imagination.

On conçoit combien un pareil spectacle devait être coloré pour la Reine et ses filles.

Aussi présentaient-elles un vrai plaisir à se promener en voiture au milieu de cette grande route devenue une rue populeuse, dont chaque maison avait son illumination spéciale.

La fête du premier jour s'est terminée à minuit au milieu des danses, animées par une grosse caisse et un tambour.

Le lendemain matin, un immense dragon à la queue bénite, aux dents acérées, à la langue rouge sang pendant d'un mètre, est venu évoluer devant la maison d'habitation. Ce spectacle a été terminé par des simulacres de combat au bâton et au couteau. Les bouchers en bambous tressés recevaient les plus gros des coups.

Au village, la fête s'est continuée, comme de la veille, jusqu'à minuit.

Toujours la même profusion d'illuminations et le même empressement à y faire honneur.

Le troisième jour paraît être consacré à la religion.

Vers la fin de la journée, les Chinois ont porté sur le sable, au bord de la mer, tous les objets qui ont été employés à la solennité de la fête.

La, après certaines exercices exécutés sous les ordres d'un maître des cérémonies, exercices dans lesquels les grimaces et les contorsions jouaient un grand rôle, tout a été brûlé, et les cendres, soigneusement recueillies, ont été livrées à l'océan.

Est-ce un holocauste offert à leurs divinités? Un souvenir qui perpétue les fets de porter vers leur patrie? Nous pensons que personne ne peut réellement contredire le sentiment sous l'influence duquel ils font cette sorte d'auto-da-fé, qui ne laisse pas, tous les ans, que de leur coûter plus de deux mille piastres.

Chose à remarquer, et qui, certes, ne se verrait pas parmi nous, qui nous disons civilisés, pas un bruit, pas une rixe n'est venue troubler ces trois jours de fête, pendant lesquels une population de plus de 1,400 âmes a été complètement livrée à elle-même.

Le quatrième jour, la classe des artisans s'est assemblée pour travailler, et chacun de s'y rendre avec la ponctualité ordinaire pour remplir sa tâche, comme désireux de contribuer à la prospérité de l'établissement.

Ces hommes, que nous voyons travailler éternellement, tout un jour, sous un soleil brûlant, le corps souvent dénudé, le pour être plus libres de leurs mouvements, on les voit, les jours de repos, élégamment vêtus, les uns à la mode du leur pays, les autres à l'Européenne—bas, souliers vernis, chapeau de paille, paraisse de sa pose pour se préserver du soleil—ce sont enfin de vrais cocodres, nient se faire voir dans les districts, et y couraient, non sans succès, la brune indigène aux yeux de feu, à la démarche onduleuse, à la grimace attirante.

Il est difficile d'assister à ces sortes de solennités, même aux simples journées consacrées au repos, sans que l'esprit soit assailli de plus d'une pensée philosophique, sans que le cœur éprouve une certaine émotion.

Voilà des hommes qu'on a été chercher dans leur pays, au milieu de leurs familles, et qui, pour un salaire, en définitive, médiocre, tout en étant rétribué, ont consenti à venir donner leurs bras pour un travail qui'ils évitent consciencieusement, tout en restant indifférents à la grande œuvre à laquelle ils contribuent.

La satisfaction des désirs matériels est la seule chose qui les préoccupe et à laquelle ils donnent tous les instants dont ils peuvent disposer.

Ce sont là deux intérêts divers, marchant ensemble, se confortant pour atteindre deux buts non moins différents.

Pour l'un, la richesse, la considération, l'orgueil de grandes difficultés vaincues; pour les autres, la vie de chaque jour, quelques jouissances matérielles satisfaites, et à l'expiration de leur temps, qui, soit! peut-être encore, pour le plus grand nombre, les privations, la misère...

Mais ce village chinois, avec ses cercles, son théâtre, ses marchands; cette existence toute tranquille, toute particulière, que ces hommes ont dû à leur pays; ces réjouissances nationales, auxquelles ils arrivent sans regarder aux dépenses, le tout en remplissant leurs engagements, tout cela ne témoigne-t-il pas que cette position de travailler leur a été rendue aussi facile, aussi heureuse que possible?

Ne sont-ce pas là les meilleures, les seules preuves qui témoignent de la bon vouloir, de la bienveillante administration qui préside à l'établissement d'Aitaoano?

Sans vouloir évoquer de tristes souvenirs, ne devons-nous pas, en terminant, conseiller aux colonisateurs, avant de prendre la plume, d'aller voir par eux-mêmes, d'assister aux jours de travail que les Chinois ont de repos, et certainement ils ressortiront de l'idée que les suraient une de chercher de nouveau à faire à un établissement qui fait honneur à celui qui l'a créé comme il témoigne en faveur des ressources du pays où il s'est développé.

Le 1^{er} septembre, le Guichen a quitté la rade ayant à bord le Commandant Commissaire Impérial, le colonel Malcor, le commandant de l'Expédition, et plusieurs autres officiers.

Le vapeur a conduit directement ces messieurs dans la baie de Papeurari.

Après y avoir déjeuné et visité la plantation de M. Hort, le Guichen s'est rendu dans les baies de Cook et de Travaro, dont il a couronné les bords.

Cette visite des principaux sites de Moorea a vivement intéressé les voyageurs. Il est difficile en effet de voir une aussi pittoresque réunion, à toutes qu'elle offre de joli et de gracieux, tant de pittoresque et de grandiose.

Ces innombrables amphithéâtres de granit, surmontés de pics affectant les formes les plus originales, ces arêtes qui semblent avoir été posées exprès pour soutenir ces sortes de murailles, tout cet ensemble, sortant du milieu de la plus luxuriante végétation qui se puisse voir, et se perdant dans les nues, forme un spectacle qui reste gravé dans la mémoire comme un des plus beaux qu'on ait été appelé à voir.

A cinq heures, le Guichen retraits par la passe de Tanoua.

Un léger accident l'a arrêté un instant assez près d'un récif.

Le dresse du gouvernail s'est trouvée égarée au moment où il fallait manœuvrer.

On a dû mouiller. Le vapeur n'a pu tarder à continuer sa route et à reprendre son mouillage, sans avoir éprouvé la moindre avarie.

Un dîner à bord, offert par M. de Rosalot, a terminé cette jolie partie de plaisir qu'un superbe temps a favorisée.

Le chef tahitien Tairiri en Nouvelle-Calédonie.

La décision qui suit y para dans le *Moniteur de la Nouvelle-Calédonie* du 28 juin:

« Par décision de M. le gouverneur en date du 22 juin 1868, rendue sur la proposition du Commissaire Ordonnateur, le chef Tairiri, récemment échappé à l'administration par le service du port, portera le nom de Tairiri, en souvenir des services rendus à la Nouvelle-Calédonie, du mois de mai au mois de septembre 1868, par le chef tahitien Tairiri, pendant l'expédition faite par M. le Gouverneur Saisit contre les tribus néo-calédoniennes rebelles... »

Comme complément à cette décision, le même journal publie la notice suivante:

« Tairiri, chef de Mobina, résident à Nanapua (Pointe-Vénus), se rallia l'un des premiers à la cause française lorsque nous arborâmes le pavillon du Protectorat à Tahiti. Son dévouement fut récompensé, le 3 juillet 1847, par sa nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur... »

« En 1853, lorsque M. le gouverneur Saisit quitta Tahiti pour venir en Nouvelle-Calédonie châtier les tribus rebelles à notre autorité et punir les auteurs des méfaits commis sur les côtes de la vallée des Colons et du mont d'Or, Tairiri obtint de faire partie de l'expédition et fut nommé capitaine d'un détachement composé de son fils et de vingt-quatre Tahitiens... »

« Il débarqua à Nouméa le 25 mai 1859. Le jour même, son petit détachement avait l'honneur de former l'escorte du gouverneur qui se rendit au Port-des-Français, sur les bords de la rivière Yahoou, afin d'y établir le quartier général... »

« Depuis le 25 mai 1859, les Tahitiens prirent part à toutes les opérations militaires dirigées par M. Saisit en personne. A Tanououa, à Yaté, à Ounia, ils formaient l'avant-garde. Le 1^{er} juillet, Tairiri fut mis à l'ordre du jour de la colonne expéditionnaire pour être entré l'un des premiers, à la tête de sa vaillante petite troupe, dans le village d'Ounia. Au mois de septembre suivant, le petit groupe devint placé sous ses ordres combattit à Heugoune; puis il accom-

après la capture du capitaine lorsqu'elle traversa la Nouvelle-Calédonie de Canala à Ouaïa, c'est-à-dire de l'est à l'ouest. Le 10 novembre 1882, Jaurès, son fils Teïha et les vingt-quatre Turques collectèrent dans la corvette *Tahiti* pour rentrer dans leur pays.

Courrier d'Europe.

Du 2 mai au 12 juin 1908.

L'Empereur et l'Impératrice ont visité, le 10 mai, les concours régionaux d'Orléans et, le 17 juin, celui de Rouen. Partout leurs Majestés ont été accueillies avec le plus vif enthousiasme par les populations reconnaissantes.

La nouvelle loi relative à la presse a été promulguée le 11 mai. Le *Moniteur* du 12 mai en donne le texte. En vertu de l'article 10, tout Français majeur et jouissant de ses droits politiques peut, sans autorisation préalable, publier un journal ou écrit périodique paraissant soit régulièrement et à jour fixe, soit par livraisons et irrégulièrement. L'article 14 stipule que les gérants de journaux pourront établir une imprimerie exclusivement destinée à l'impression du journal.

Au sujet de cette loi, le *Moniteur* du 26 mai publie la note suivante : Plusieurs journaux ont plaignent de ce que le gouvernement général de l'Algérie continue à appliquer à la presse, le régime antérieur à la loi du 11 mai 1868. D'après la législation en vigueur, aucune loi n'est applicable à l'Algérie qu'en vertu d'un décret spécial qui en ordonne la promulgation. Le gouvernement n'a pas jugé opportun de rendre ce décret.

Le *Moniteur* du 11 juin annonce que l'Empereur s'est empressé d'acquiescer à la proposition de la Russie tendant à proscrire dans les armées l'usage des balles explosibles.

L'amiral ministre de la marine et des colonies, de concert avec le ministre de la guerre, a décidé que deux bataillons d'infanterie de marine composés de six compagnies, et chacun de 540 hommes, seraient envoyés cette année au camp de Châlons. Ces deux bataillons seront fournis par les portions centrales des quatre régiments de l'arme.

Un meeting important a eu lieu à Londres contre l'abolition de l'Eglise protestante d'Irlande. Le lord maire a proposé une résolution tendant à maintenir l'union de l'Eglise et de l'Etat. Cette motion a été adoptée.

Une députation du parlement britannique a remis le 13 mai à la reine une adresse de la chambre des communes relatives à l'Eglise protestante d'Irlande. La reine a répondu qu'elle désirait que l'intérêt de la couronne et les prérogatives temporaires de l'Eglise établie ne fussent pas des obstacles aux mesures que le parlement jugerait à propos de prendre pendant la durée de cette session.

Les opérations électorales pour renouvellement par moitié de la chambre des députés ont eu lieu à Berlin le 12 septembre. Sur les 124 membres de la chambre, 73 appartenant au parti libéral, qui a gagné deux voix, et 50 à la fraction catholique.

Le grand conseil de l'armée de réélection s'est tenu le 3 juin. Après la vérification des pouvoirs des nouveaux représentants, cette assemblée a procédé à la nomination du conseil d'Etat. Les nominations du parti libéral en vue de l'adoption de quelques-uns de ses candidats ont échoué, et le conseil d'Etat doit être composé de radicaux.

Le conseil de la confédération de l'Allemagne du Nord prépare en ce moment un projet de loi d'après lequel toutes les banques de jeu publiques existant sur son territoire devront être fermées le 31 décembre 1872 au plus tard.

Dans sa séance du 14 mai, la chambre des seigneurs d'Autriche a voté la loi d'intervention civile, qui fait suivre aux lois sur le mariage civil et sur l'enseignement personnel adoptées par cette haute assemblée. Les membres du parti clérical s'étaient abstenus de prendre part au débat, la discussion a été courte et peu animée.

Un ukase de l'empereur de Russie comme, sous certaines réserves, les peines de tous les crimes politiques dont la condamnation est antérieure au 1^{er} janvier 1866, et grace complètement tous les étrangers qui se trouvent encore exilés en Sibérie. L'empereur de Russie a tenu à sanctionner cette mesure de clémence le 6 juin, jour anniversaire de l'attentat de Breznevski contre sa personne.

Dans la soirée du 10 juin, le prince Michel de Serbie a été assassiné dans une forêt voisine de Belgrade, par trois individus qui ont tiré sur lui, à bout portant, plusieurs coups de revolver. Attentat dans la tête, le prince n'a pas tardé à succomber.

Le patriarche latin de Jérusalem a été reçu le 30 avril par le Sultan, qui lui avait mission de remercier au nom du Pape de la tolérance accordée à tous les chrétiens dans l'empire ottoman. A l'issue de cette audience, le patriarche a reçu le grand-croix de l'ordre impérial du Medjidie.

Le 10 mai, le Sultan a présidé à l'inauguration du conseil d'Etat ottoman. Ce conseil n'est pas encore complet ; toutefois, il comptait déjà aujourd'hui 36 conseillers d'Etat, 52 ministres de requêtes, et 12 membres du grand conseil de justice choisis parmi les personnages les plus considérables des différents cultes. Vingt-deux des membres actuels ne sont pas de la religion musulmane et se décomposent ainsi : 10 catholiques, 6 grecs, 4 arméniens grecs, 2 bulgares et 3 juifs.

Dans son numéro du 13 mai, le journal *La Turquie* publie le décret organique de la cour suprême récemment institué par le sultan et qui remplace l'ancien grand conseil de justice. Un signalé notamment deux articles qui prononcent la séparation des pouvoirs judiciaire et administratif et consacrent l'immuabilité de la magistrature.

FAITS DIVERS

La nouvelle tenue qui doit constituer, dans les cent régiments d'infanterie de ligne une uniformité jusqu'ici sans exemple, sous le triple rapport de l'habillement, de l'équipement et de l'armement, commence à se porter et à se propager dans les corps depuis le supérieur des compagnies d'élite.

Mais le remplacement des effets actuellement encore en usage ne devant et ne pouvant avoir lieu qu'à l'expiration de l'expiration de leur durée légale, il faudra nécessairement un certain temps pour amener la nouvelle tenue dont il s'agit à une régularité parfaite et générale. Déjà cependant les premiers soldats qui remplacent les grenadiers et les voltigeurs d'autrefois, avec cette seule différence qu'au lieu d'être réunis en compagnies spéciales, ils sont aujourd'hui disséminés

nés dans toutes celles du bataillon, ces premiers soldats, dissimulés, commencent à porter sur les manches de leur uniforme les marques distinctives qui leur sont affectées et qui consistent en un simple galon de laine jaune formant la moitié du double galon du caporal.

Parmi les modifications importantes introduites dans la nouvelle tenue, on remarque en première ligne la capote actuelle, qui n'est autre que celle que nos régiments portaient autrefois et que l'on a reprise. On lui avait substitué un vêtement beaucoup plus ample, à larges manches et à collet rabattu, qui pouvait dans certains cas exceptionnels avoir ses avantages ; mais cela ne l'exemptait pas du défaut capital d'être disgracieux à la vue, chose qui à l'inconvénient de déplaire également au public et à l'armée.

La capote que l'on vient de reprendre est d'ailleurs, bien que d'une coupe plus gracieuse et mieux portée, d'une ampleur suffisante, puisqu'elle peut se porter également par-dessus la veste et par-dessus la tunique, et est taillée de manière à ne gêner le soldat dans aucun de ses mouvements, lorsqu'il la porte par-dessus l'un ou l'autre de ses effets.

La capote actuelle croise sur la poitrine au moyen de six gros boutons d'uniforme, placés de chaque côté, et également espacés entre eux, tandis que celle qu'elle remplace n'en avait que quatre. Le collet, au lieu de se rabattre, est droit et orné de chaque côté d'une petite de drap garnie, découpée en accolade.

Portée seule, ce vêtement est inhabile ; il est surtout utile en campagne, parce que son ampleur laisse aux hommes toute liberté d'action pour la marche et pour le combat, et parce qu'il permet à la transpiration de s'exhaler beaucoup plus facilement qu'elle ne saurait le faire sous les manches étroites et le corsage serré de la veste ou de la tunique. Dans nos campagnes d'Afrique, l'infanterie ne l'a jamais portée d'autre vêtement et s'en est toujours bien trouvée. Les tuniques étaient déposées en magasin, et le soldat, vêtu de la capote, marchait plus à son aise.

Une autre amélioration accueillie dans l'armée avec la plus grande faveur consiste dans la substitution de la casquette à visière au bonnet de police actuel.

La casquette, à la fois plus commode et mieux portée, est garnie d'une visière qui, chose précieuse, protège la vue, et au-dessus de laquelle apparaît le numéro du régiment.

Lorsque l'homme est coiffé, la visière de la casquette doit être horizontale et jamais relevée. Elle se met à plat lorsqu'on place la casquette sous la pattelette du sac.

— On écrit de Metz au *Courrier du Bas-Rhin* : Il est question de placer la fameuse pièce d'artillerie connue sous le nom de *Griffon* sur les nouveaux remparts de Metz.

Cette énorme pièce, dont la chambre peut contenir 60 livres de poudre et qui pèse 27.000 livres sans son affût, et 38.000 livres avec celui-ci, a été prise à Ehrenbreitstein en plusieurs fois, par 120 mètres pièce.

Le *Griffon* enfilait l'embouchure de la Moselle du haut du rempart

nach, à trois lieues du fort.

— Au congrès des joueurs d'échecs qui vient de se tenir à Hambourg, M. Schallopp a, comme il y a quelques années, le fameux Murphy, joué huit parties à la fois sans avoir une seule défaite. Il était seul dans une pièce ; ses adversaires se trouvaient dans une salle contiguë, chacun ayant devant soi son échiquier.

On venait annoncer à M. Schallopp que le n° 1 avait joué toute la pièce ; il disait ce qu'il jouait à son tour. Puis on lui apportait ce que faisaient le n° 2, le n° 3, et ainsi de suite. Alors on lui faisait savoir comment le n° 4 et ensuite le n° 5, etc., continuant la partie, et ainsi de suite ; de sorte qu'il lui fallait avoir dans la mémoire la position des pièces sur les huit échiquiers, et cela pendant de longues heures entières, se souvenir des pièces qui avaient été prises dans les coups de chaque partie ; un vrai tour de force mémoriel. Sur ces huit parties, M. Schallopp en a gagné cinq et perdu trois.

Le RAMIE, substitut économique du COTON.

Le Commandant Commissaire Impérial a fait venir de la Louisiane des plants de ramie.

Nous lisons dans la *Renaissance Louisianaise* :

Le **RAMIE**, plus productif qu'aucune autre plante.

Le **RAMIE**, supérieur au coton.

Le **RAMIE**, plus fort que le lin.

Le **RAMIE**, aussi blanc et quatre fois plus cher que le coton.

Le **RAMIE**, plus long que la soie.

Le **RAMIE**, inépuisable aux récoltes.

Le **RAMIE**, moins de travail qu'aucune autre culture.

Le **RAMIE** se propage rapidement.

Le **RAMIE** donne 10 à 15 livres en Europe.

Le **RAMIE**, en grande demande pour les fabriques anglaises.

Le **RAMIE** donne deux ou trois récoltes par an.

Le **RAMIE** rend au moins 500 livres par acre.

Le **RAMIE** est d'une culture aisée.

Le **RAMIE** est une racine qui se plante comme la canne à sucre.

Le **RAMIE** se prépare par machines.

Le **RAMIE** laisse une souche qui produit et s'étend toujours.

Le **RAMIE** croît merveilleusement au sud de la Louisiane.

Le **RAMIE** est une culture que le chasseur. Il se sème comme le riz.

Le **RAMIE** donne au fil 15 à 20 cent de laine et une soie.

Le **RAMIE** dans le champ le matin, peut se filer le soir.

Le **RAMIE** demande peu d'argent pour être cultivé.

Le **RAMIE** est d'une culture à la portée de tous les moyens. Avec 10 dollars, on peut commencer la production d'un champ.

Le **RAMIE** est une racine vivace qui se plante et qui produit en tous temps, hiver comme été.

Le **RAMIE** donne une étoffe plus fine que la soie, et d'une durée égale à celle des plus forts tissus.

Le **RAMIE** est si fin qu'il s'entend en fil de 3.000 yards par livre.

Le **RAMIE** peut se filer et se tisser dans les familles.

Le **RAMIE**, origine du coton, se propage en Louisiane comme dans son pays, et peut faire un monde plus à l'aise.

Le **RAMIE** fera la fortune des gens entreprenants qui l'exploiteront en premier.

Le **RAMIE** rétablit la propreté du Sud.

Le **RAMIE** se vend au plant.

Cette plante réussira très-bien dans les terres de Tabiti. S'adresser à la Caisse agricole pour en avoir quelques plants.

